

LES SENS DE L'AMOUR

ELIE SASSON

LES SENS DE L'AMOUR

Roman

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-424-4945-2

© Elie SASSON

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Chapitre 1

La salle d'attente est plutôt sombre. Il est 14h10. Depuis trente minutes, les jambes croisées, Louise patiente assise sur un fauteuil. La jeune femme semble détendue et insouciante, ignorant que demain matin vers 10h00, elle aura un accident de la route à vélo, à cause d'un instant d'inattention de Philippe qui, au volant de sa voiture, aura reçu une minute plus tôt sur WhatsApp une photo de sa femme largement dénudée. Louise ne sait pas non plus que cette collision changera le cours de sa vie.

Les murs de la salle d'attente sont couverts d'une tenture prune largement élimée et parsemée de taches ou de zones délavées. Une bibliothèque en chêne, étroite et haute, au vernis vieillissant, expose pêle-mêle dans un désordre finalement harmonieux, petits et grands livres, envers et endroits, quelques bibelots africains et une statuette en bronze d'un éléphant dressant sa trompe au ciel.

Il y a sept jours, Louise fêtait ses dix-neuf ans. Elle a beaucoup bu ; fumé de l'herbe aussi, mais plus modérément. Rien de bien différent de ce qu'elle se souvient avoir consommé l'an passé à la même date, et l'année d'avant aussi.

Ses anniversaires, elle les célèbre en général chez elle. Ou plutôt chez ses parents, à Orival, une commune

située en Seine-Maritime dans la région de Normandie et qui compte un petit millier d'habitants. Sa famille y possède une ferme de taille moyenne. Dans ce village où rien ne se passe et où pourtant chacun en a tant à dire sur ses voisins, Louise a grandi au milieu des animaux. D'aussi loin que la jeune femme s'en souvienne, elle a toujours eu un chien, deux chats, un âne et quelques vaches laitières. Elle nourrissait pour ces animaux qui le lui rendaient bien, sauf peut-être les chats, une authentique tendresse. Louise songe qu'elle aurait trouvé drôle d'avoir un éléphant. Elle s' imagine remonter la rue de Pontoise sur le dos de l'animal pour visiter sa grand-mère. Elle s'amuse de se voir plus haute que les quelques tracteurs qu'elle aurait croisés. Peut-être aurait-elle pu toucher les hautes branches des peupliers grisards qui bordent la route par endroits ?

Depuis un an qu'elle est à Paris, l'absence de son chien Hermès, un Border collie vieillissant, lui pèse au quotidien. Elle aurait voulu l'emmener avec elle dans son déménagement, mais comment imaginer infliger à l'animal de passer des journées entières enfermée entre quatre murs dans un studio de douze mètres carrés au sixième étage sans ascenseur d'un immeuble haussmannien du 9^{ème} arrondissement ? Elle s'est fait une raison. Trop âgé, Hermès n'aurait pas survécu à un tel enfermement. Lui qui passait ses journées à courir après l'âne, ou à se prélasser dans la cour de la ferme, qu'aurait-il pu apprécier à vivre ainsi confiné ? C'est surtout le matin au réveil et le

soir au coucher, les deux moments de la journée où les câlins avec son chien étaient devenus rituels et incontournables, que Louise vit très mal son absence.

Ses parents lui manquent aussi. Du moins Michelle, sa mère, qui a mal vécu le départ de ses deux garçons, et qui appréhendait à l'évidence, sans qu'elle ne l'eût jamais formulé, de se retrouver seule à la ferme avec Marcel, son époux et le père de ses trois enfants. Marcel est un homme assez sombre, blessé par la vie depuis l'enfance, colérique mais jamais violent. Il est courageux au travail et dur à la peine. Louise ne se souvient pas que son père l'ait déjà prise dans ses bras, qu'il lui ait caressé les cheveux, ou qu'il ait posé une main sur son front pour apprécier si elle était fébrile. La jeune femme a dix ans de moins que Laurent, le plus jeune de ses frères. Lui n'a que deux ans d'écart avec l'aîné, Marc.

À sa naissance, Louise n'était pas une enfant attendue. Sa mère se pensait ménopausée, ou sur le point de l'être. Pour autant, elle fut ravie d'avoir une fille sur le tard. Elle entrevoyait sans doute déjà la solitude à venir, et se rassurait à l'idée d'une présence à ses côtés lorsque ses fils quitteraient la ferme. Ce qu'ils firent en effet dix ans plus tard, les deux en même temps à quelques mois près, laissant Louise jusqu'à sa majorité dans une position d'enfant unique et de témoin d'un couple moribond peu disposé à se soucier de l'énorme besoin d'affection de leur fille.

Elle quitta Orival à dix-huit ans et deux semaines pour se rendre à Paris et intégrer un BTS en vue de devenir agent immobilier. Elle trouva un petit studio meublé, plutôt bien agencé, du côté de la rue de Trévise.

*

Son rendez-vous était pourtant bien à 13h45, pense-t-elle en vérifiant le courriel de confirmation.

Louise fixe le pachyderme poussiéreux, posé de travers sur la première étagère de la bibliothèque. La trompe est longue, remarque-t-elle, le regard un peu vide de celle qui veut tuer l'ennui. Elle réajuste son chemisier en satin crème, à la transparence discrète, puis croise les bras sous sa poitrine. Son soutien-gorge est un peu sombre pour être porté sous un tel chemisier. Elle aurait dû y prêter plus d'attention, pense-t-elle, en regardant dans son décolleté. Et puis, non, c'est bien comme ça. En fond sonore, Radio Classique diffuse une musique pesante, un vacarme fait de bruits de cuivres séparés par des notes de piano isolées, sans harmonie ni mélodie. Il écoute vraiment de la musique de merde, pense Louise, en fixant à présent une petite enceinte sphérique, à l'angle entre le mur qui lui fait face et le plafond grisé par des décennies de chauffage central. L'objet semble vivre ses dernières heures, pendouillant à l'aplomb d'un fil électrique dénudé en plusieurs endroits. Louise sourit, puis dresse son téléphone vers le haut-parleur en piteux état et le prend en photo rapidement. L'image sera parfaite pour Instagram.

En entendant le parquet grincer derrière la porte de la salle d'attente, la jeune femme range son téléphone dans son sac besace, puis tend le tissu de sa jupe portefeuille vers ses genoux. Il n'est pas question de paraître impudique. La transparence du chemisier, c'est bien assez. Louise tend l'oreille, espérant entendre le Dr Frankiel souhaiter un bon après-midi au patient précédent. Après un court instant, quelques mots vaguement audibles se mêlent à la musique psychédélique de Radio Classique. Enfin, une porte claque. Louise décroise les jambes et fixe du regard l'entrée close de la salle d'attente. Le parquet craque de nouveau sous des pas lents, d'une lourdeur qu'elle devine. La porte s'ouvre. Le Dr Frankiel glisse son visage dans l'entrebâillement.

— Mademoiselle Moulier ?

*

Ce médecin est un psychiatre reconnu et proche de la retraite. Il s'est essayé à beaucoup de disciplines, de l'hypnose à la psychanalyse, en passant par la thérapie du toucher. Une méthode un peu limite qui va de l'effleurement au franc massage, en passant par le toucher léger. Son embonpoint et sa grande taille lui confèrent une figure paternelle. Louise est allongée sur un divan en cuir noir, de style Chesterfield, recouvert d'un champ jetable en papier blanc. Dans un des coins de la pièce, un grand ventilateur sur pied souffle vers le centre du lieu, en oscillant de droite à gauche. Le Dr Frankiel est assis en face d'elle, sur un fauteuil pivotant. Un calepin sur les ge-

noux, il taille la mine d'un crayon avec une lenteur agaçante. Louise l'observe froidement. Elle l'envisage de bas en haut, s'arrête un instant sur ses chevilles maigres, ses pieds nus chaussés de mules en cuir vernis de couleur vin. Elle pose ensuite son regard sur la ligne verticale blanchâtre qui descend le long de la jambe gauche du blue-jean que porte le médecin— surement une marque de repassage —, puis sur sa chemise en coton gris pâle dont le boutonnage tendu à l'excès sur la rondeur de son ventre au point de bâiller en trois endroits, laisse entrevoir un pelage abdominal noir et dense. La jeune femme est sensible aux hommes plutôt forts, allant même jusqu'à considérer leur surpoids avec enthousiasme. Un homme doit être fort, gras et grand. Prérequis, avec une pilosité bien fournie, pour que Louise, dans l'intimité, s'abandonne à une complaisance qui vire bien souvent à la docilité, voire à la soumission. Elle esquisse un sourire, puis brise le silence :

— Vous allez bien ?

Il lui renvoie la question et lui demande ce qui la fait sourire, sans quitter des yeux son crayon à la mine de plus en plus pointue.

— Je pensais à votre haut-parleur, dans la salle d'attente, répond Louise. On dirait une couille décharnée.

— Vous commencez fort, répond-il, en levant les yeux vers elle.

Le psychiatre lui demande ensuite le sujet dont elle aimerait parler. Son crayon est à présent parfaitement taillé. Pour en vérifier la finesse du trait, il l'essaye en gribouillant quelques cercles sur son calepin. Louise fixe la peinture craquelée du plafond jauni et reste silencieuse une dizaine de secondes, songeant à faire le tri entre tout ce qu'elle aurait à dire pour en extraire le plus pertinent.

Elle fait le choix de parler de sa dernière visite chez le dentiste. C'était il y a trois jours. Une simple visite de contrôle. Louise n'est pas très soucieuse de sa santé. Néanmoins, elle n'oublie jamais de se faire examiner par son dentiste une fois par an. Louise a une denture parfaitement alignée et d'une blancheur rare, ainsi que des lèvres pulpeuses semblables à deux bonbons tendres. Mais le plus remarquable est encore ailleurs. Ses incisives supérieures, en plus d'être fièrement et entièrement exposées lorsqu'elle sourit, demeurent légèrement saillantes sur une hauteur de quelques millimètres lorsqu'elle entrouvre la bouche ; dessinant ainsi une fine ligne horizontale nacré, contrastant avec le rose de ses lèvres lisses et charnues, produisant ainsi un effet sensuel indéniable. Son sourire est parfait. Idéal, comme dit son dentiste chaque fois qu'il l'examine depuis qu'elle a quinze ans.

Louise, allongée sur le divan du Dr Frankiel, ferme les yeux et place ses deux mains à plat sur son ventre, juste avant de dire :

— J'ai vu mon dentiste cette semaine.

- Vous avez envie d'en parler ?
- Oui. J'ai encore imaginé son sexe dans ma bouche. Je savais que je ne devais surtout pas fermer les yeux, mais j'étais mal à l'aise à l'idée que nos regards se croisent. Alors, je les ai fermés. Mais dès qu'il a posé ses doigts sur mes lèvres, j'ai senti une vague de chaleur monter en moi. J'avais beau essayer de penser à autre chose, je revenais toujours aux mêmes interrogations. Est-il excité que ma bouche soit grande ouverte ? Est-il conscient de ce qui me passe par la tête ? Est-il troublé d'effleurer ma langue avec ses doigts ? Peut-être osera-t-il me voler un baiser ? Et si son assistante entrerait dans la pièce au même instant ? Sûrement qu'elle serait morte de honte. Moi aussi, c'est sûr. Mais elle ferait sans doute mine de n'avoir rien vu et refermerait la porte aussi vite qu'elle l'aurait ouverte. Il est fort probable que mon dentiste se serait senti plus en confiance encore, certain de ne pas être interrompu une seconde fois. Sans doute aurait-il glissé sa main dans mon décolleté ou entre mes cuisses. Vous voyez ? C'est fou, non ? C'est tout de même incroyable l'effet que me font les médecins ; le fait de me remettre entre leurs mains, de leur donner le droit de me toucher, de me voir nue ; le fait de ne pas pouvoir dire non est excitant finalement. Oui, imagine-t-on une patiente dire à son den-

tiste : mais de quel droit fourrez-vous vos doigts dans ma bouche ? ou dire à son médecin : hors de question que je me déshabille ! Bref, tout ça pour dire que j'étais très excitée. Ce n'est pas normal... mais ça, c'est à cause des yeux fermés. Je vous l'ai dit. Quand je les ferme, je ne contrôle plus rien. D'ailleurs, en ce moment même, ce n'est pas très raisonnable que je les garde fermés, ajoute-t-elle en ouvrant grand les yeux. Peut-être devrais-je les rouvrir, non ?

- Faites comme vous voulez, lui répond le Dr Frankiel.
- Voir votre regard sur moi, je déteste ça. Je préfère les fermer.
- Très bien. Pensez-vous réellement que votre dentiste ou votre médecin pourrait être excité lorsqu'il vous examine ?
- Je le suis bien, moi.
- Oui, mais c'est leur métier, leur quotidien. Ils vous voient comme une patiente, pas comme une femme. Je veux dire que c'est une question d'éthique.
- Et vous ? Vous me voyez comment ?
- Une patiente, évidemment.
- Je ne vous excite pas du tout ?
- Hors de propos. Mlle Moulier... vous sortez du cadre.

- Je croyais que je pouvais tout dire et que vous pouviez tout entendre. Je vous propose une chose. Si dans une minute vous êtes excité, nous coucherons ensemble. Sinon, je vous paye la consultation, en bonne patiente. Puis je m'en vais et vous ne me reverrez plus jamais, tellement je me sentirais humiliée.
- Poursuivons la séance, s'il vous plaît, et oublions cet incident.

Louise sort son téléphone de son sac, puis agite son pouce sur l'écran tactile.

- Voilà, dit-elle. Il sonnera dans une minute.

Elle se débarrasse de son mobile en le laissant tomber sur le divan, puis elle se lève pour faire face au Dr Frankiel. Ce dernier reste impassible en observant la jeune femme qui glisse aussitôt ses mains sous sa jupe et retire son shorty blanc en coton stretch en le faisant glisser jusqu'à ses pieds. Elle s'approche du Dr Frankiel et dépose son sous-vêtement sur le calepin noirci du psychiatre toujours silencieux. Sans dire un mot, les lèvres légèrement écartées, n'ignorant rien de ce que sa bouche ainsi entrouverte déclenche chez les hommes, Louise déboutonne lentement son chemisier. Son ventre plat apparaît finalement, tel une scène de théâtre au moment du lever de rideau. Ses seins bombent fièrement sous la dentelle noire de son soutien-gorge. Alors qu'elle incline son visage vers l'entrejambe du Dr Frankiel, le ventilateur s'oriente au même instant vers elle. Dans le mouvement de l'air,

les pans de son chemisier s'écartent largement pour virevolter enfin dans son dos, dénudant sa taille fine et délicate, dévoilant ses hanches. Le psychiatre ne détache pas son regard du visage de Louise. Les yeux bleus de la jeune femme sont grand ouverts et fixent avec une insolence assumée le bas ventre du médecin. L'alarme du téléphone de Louise résonne enfin. Elle s'agenouille devant le psychiatre, et pose avec assurance une main à l'endroit de son sexe.

- J'ai gagné... murmure-t-elle, en esquissant un sourire.

*

Louise reboutonne son chemisier, tandis que le Dr Frankiel glisse quelques billets de banque dans le sac de la jeune femme. Ce faisant, il lui demande comment elle arrive toujours à trouver les mots justes. Il rajoute qu'elle devrait jouer la comédie. Elle est douée. En tout cas, pour percevoir les besoins des hommes, et y répondre avec une pertinence surprenante pour son jeune âge.

- Si je te parais douée, c'est parce qu'en fait, je ne mens pas. Je te l'ai dit cent fois, je ne triche jamais. Enfin, presque. Même jour, même heure, la semaine prochaine ?
- Oui. Mais sois moins directe. Tout compte fait, je préfère quand tu es moins crue, moins facile.
- Faudrait savoir. Mais, c'est comme tu veux, mon chat. Merci, ajoute-t-elle, en saisissant son sac par la bandoulière.

*

Cette année, l'été est très en avance. Le mois de mars n'a pas tiré sa révérence, mais les terrasses des cafés et restaurants parisiens sont déjà noires de monde. À cette heure pourtant matinale, en ce samedi de printemps naissant, rares sont les promeneurs à s'être embarrassés d'une veste ou d'un manteau. Sur les trottoirs agités, les jambes des femmes encore pâles de cet hiver si bref s'exposent sans complexe sous des shorts ou des jupes courtes et légères. La rue de Rivoli est en travaux sur tout son long. Un élargissement du couloir de bus, initié place de la Bastille, gagne lentement celle de la Concorde. Il est presque dix heures. Le trafic automobile est dense, saturé à certains endroits. Par centaines, les piétons enhardis par l'immobilité des véhicules sur la chaussée se faufilent sans crainte entre les voitures, passant d'un trottoir à l'autre sans se soucier de la couleur des feux tricolores. Les boutiques de vêtements sont sur le point d'ouvrir leurs portes. Quelques conducteurs impatients klaxonnent ici ou là. D'autres fument dans leur voiture en espérant ainsi garder leur calme, exhalant parfois leurs nuées de tabac brûlé au visage de quelques motards qui peinent à progresser entre les files de voitures. Tout ce monde est sous tension. Les moteurs chauffent et les esprits s'échauffent. Voilà, en somme, mise à part une chaleur inhabituelle pour un matin de fin mars, une matinée bien ordinaire à Paris.

Philippe est au volant de sa voiture, un 4x4 Audi de couleur sombre, coincé à la hauteur du magasin Zara devant lequel un attroupement d'une vingtaine de clients déjà constitué gêne la circulation des piétons. Sur la gauche, la Tour Saint-Jacques, du haut de ses cinq siècles de vie, semble épuisée par tant d'agitation. Les vitres du véhicule sont toutes fermées pour maintenir l'habitacle au frais. Sur radio Nova, un titre de Ry X, un auteur-compositeur de musique électronique, est à l'antenne. C'est un morceau aux sonorités profondes qui vous prennent aux tripes, qui vous retournent de l'intérieur, allant par moment jusqu'à vous transpercer l'âme et vous mouiller les yeux. Philippe suit cet artiste australien depuis déjà cinq ou six ans, après l'avoir découvert lors d'un concert à la Philharmonie de Paris en juillet 2017. Bien qu'encore plutôt confidentiel à l'époque, Ry X avait déjà son public d'initiés. Philippe en a vite fait partie, jusqu'à devenir un inconditionnel de l'artiste.

Il aimerait lever le son de la radio, mais sa fille Bérénice s'est endormie, assise sur le rehausseur installé sur la banquette arrière. Philippe regarde le reflet de son enfant dans le rétroviseur. Le menton de la fillette inanimée semble enfoncé dans sa poitrine sous le poids de sa minuscule tête blonde. Philippe ne prendra pas le risque de la réveiller. Le moment est délicieux. Le tumulte extérieur et la tension de la ville seraient bien en peine d'altérer le bonheur de Philippe. Le son de Ry X, la température agréable de l'intérieur climatisé de sa voiture, les

subtiles effluves du shampoing à la pomme verte de Bérénice, un ciel bleu immaculé, la levée de fonds en passe d'aboutir et sur laquelle il travaille depuis quatre mois, la Tour Saint-Jacques dont il aime à penser qu'elle est indestructible chaque fois qu'il passe devant, Alice bien sûr, la maman de Bérénice, à ses côtés depuis presque quinze ans, brillante, aimante, passionnée, et enfin ce magnifique don du ciel assoupi derrière lui... tout est lisse et ordonné à cet instant précis, et sans doute dans sa vie. Bérénice, depuis le jour de sa naissance, il y a presque deux ans, illumine de son âme d'enfant chaque journée qui passe.

Alice est une femme vaillante, dans son acception biblique, plus large que celle du simple courage. Elle est une épouse attentive, une mère dévouée et une femme accomplie. Philippe l'aime, non pas pour ce qu'elle lui apporte, mais pour ce qu'elle est intrinsèquement, en dehors de lui ou de leur couple.

Lorsqu'il fit la connaissance d'Alice, il fut très vite séduit par l'élégance de son comportement, sa façon de se tenir, sa discrétion si charmante, sa culture indéniable et sa passion pour l'art. Philippe, dès qu'il la rencontra, comprit ce que la vie pouvait gagner en saveur, pour peu qu'on se fût donné la peine d'augmenter sa culture. Alice devint très vite son guide. Grâce à la jeune femme qui en savait tant sur chaque peinture, sculpture ou artiste, les visites de musées se révélèrent passionnantes. Lui qui pensait jusqu'alors qu'une véritable œuvre d'art ne devait

son statut qu'à l'émotion qu'elle parvenait à faire naître en un observateur totalement inculte, se ravisa après une seule promenade en compagnie d'Alice dans les rues de Paris. C'est elle qui lui fit le récit de l'histoire de la Tour Saint-Jacques, des nombreuses péripéties qu'avaient connues les bâtisseurs de Notre-Dame pendant plus d'un siècle. Elle l'enchantait aussi à chaque coin de rue en lui révélant l'histoire des quartiers qu'ils traversaient. Celle du hameau des Ternes qui donna son nom à l'avenue, ou de la rue Pierre Demours, du nom de ce grand spéculateur promoteur du 19^{ème} siècle qui entreprit de percer cette rue et d'en lotir des parcelles, notamment pour sa fille, ou bien encore celle du chemin de fer d'Auteuil. Elle le ravissait enfin, lorsque devant une toile de maître, elle la contextualisait, lui racontant la vie de l'artiste ou les circonstances de la création de l'œuvre. Les choses que les villes ou les musées donnaient à contempler n'étaient plus seulement belles, mais lui devenaient alors familières.

Ainsi, c'est grâce à Alice que le regard de Philippe sur les édifices et monuments, d'abord parisiens, se mua progressivement jusqu'à devenir éclairé. C'est auprès d'elle qu'il redécouvrit Paris, puis d'autres villes chargées d'histoire qu'il avait pourtant visitées en touriste. Rome, Venise, Florence, Prague et Vienne, lui apparurent sous un jour nouveau. En somme, Alice lui ouvrit les yeux sur la beauté de villes qu'il pensait connaître, mais dont il ne savait finalement pas grand-chose. Il comprit,

grâce à son épouse, que la beauté des édifices architecturaux ne réside pas tant dans ce qui est visible, que dans leur histoire.

Lorsqu'il était enfant, puis adolescent, Philippe était un élève studieux et un garçon sans histoire. Plutôt un scientifique, un matheux. Très tôt, il décida de devenir ingénieur. De toute façon, ses parents ne lui avaient guère laissé d'options. Il avait le choix entre devenir médecin, avocat ou ingénieur. Aussi, il concentra tous ses efforts sur la maîtrise des sciences physiques et des mathématiques. Ne mesurant pas l'importance de l'histoire ou de la lecture, il n'y consacra que peu de temps durant ses études. Pour autant, une fois diplômé, il n'en souffrit pas vraiment. En revanche, il comprit, au contact d'Alice, le bonheur à côté duquel il était passé jusque-là, en raison de son inculture.

Alice est une femme qu'on écoute et qui force l'admiration. Elle est incroyablement vivante. Son enthousiasme déborde en toutes circonstances. Au début de sa relation avec Philippe, ce dernier se pensait indigne d'elle et le lui fit comprendre dans un élan de sincérité qui la toucha singulièrement. Elle était habituée à être courtisée par des hommes qui cherchaient toujours à l'impressionner, et elle lui répondit que son manque de culture ne la gênait pas le moins du monde, et qu'au contraire, elle se ferait une joie de l'initier. Elle s'y employa avec passion. Plus elle voyait Philippe s'intéresser à ses explications, plus elle se sentait utile, et plus elle l'aimait.

Lui, cédant sans doute à un réflexe patriarcal bien ancré, s'est résolu à se cantonner dans un rôle de protection, au sens large, de la cellule familiale. Son objectif est rapidement devenu de mettre sa famille à l'abri du besoin. Chacun est aujourd'hui bien à sa place. À Alice, la mission d'éduquer Philippe aux plaisirs de la culture. À lui, la fonction de garnir le compte en banque. Tous deux ont accepté leur rôle et se sentent aujourd'hui indispensables à l'autre. Il n'y a ni malaise, ni frustration, ni sentiment d'inutilité, ni envie. Chacun admire l'autre pour ce qu'il est et se fait une joie d'espérer contribuer à son bonheur.

Il ne se passe pas une journée de bureau au cours de laquelle Philippe ne s'impatiente pas de retrouver Alice, le soir venu.

Bien qu'elle aille sur ses quarante-trois ans à l'automne prochain, on lui donnerait sans mal la petite trentaine. Certes, la grossesse a déformé son corps, mais elle a retrouvé la silhouette de ses vingt ans, moins de six mois après la naissance de leur fille. Elle a choisi le métier d'architecte pour être autonome. Finalement, elle fut embauchée par un des plus prestigieux cabinets parisiens. Ce qu'elle perdit en indépendance, elle le gagna en sérénité de ne pas avoir à chercher le client. Au sein de ce cabinet, elle a la charge de constituer à l'international des équipes locales d'architectes et d'entreprises en bâtiments, en mesure de suivre la construction d'édifices monumentaux dessinés par son cabinet. Bien sûr, sa mission l'oblige à voyager souvent, mais rarement plus long-

temps que deux ou trois jours, soit le temps de valider définitivement le choix des sous-traitants.

À neuf heures, ce matin, Philippe déposa Alice à l'aéroport Roissy Charles De Gaulle, terminal 2^E. Tous deux s'embrassèrent longuement à la dépose minute, comme chaque fois qu'il se séparent pour quelques jours. Leur baiser dura peut-être un peu plus longtemps que d'habitude, mais rien qui pût inquiéter Philippe. Alice paraissait manquer d'envie de ce voyage. Sans doute était-elle épuisée par les deux dernières semaines de travail qui furent éprouvantes. Peut-être aussi appréhendait-elle d'être assise pendant près de sept heures à bord d'un avion, d'autant que depuis quelques jours, des douleurs de sciatique avaient apparu. Elle prit Bérénice dans ses bras pour l'étreindre une ultime fois. Là encore, ce fut un peu plus long que lors des précédentes séparations. Enfin, elle s'éloigna en direction de la porte 16 du terminal, traînant derrière elle une petite valise à roulettes taille cabine. Philippe remit sa voiture en marche, puis la stoppa immédiatement en apercevant du coin de l'œil Alice qui s'était retournée pour lui envoyer un baiser. Elle ne le fait jamais, pensa Philippe. Il aurait dû le prévoir, car elle semblait plus affectée que de raison. Il lui renvoya un baiser du bout des doigts, en regrettant de ne pas avoir attendu quelques secondes de plus avant de démarrer.

*

Alice se rend à Dubaï, où elle restera jusqu'à mardi si tout se passe comme prévu. Son cabinet d'architecture a

été choisi pour y mener à bien la conception d'un deuxième stade de football.

Philippe, toujours au volant de son véhicule bloqué rue de Rivoli, saisit son téléphone posé dans le vide-poche central. Il a reçu un message à l'instant. Son épouse lui a envoyé une photo. Il accède en deux mouvements rapides à sa messagerie WhatsApp. C'est une photo d'Alice en sous-vêtements, qu'il imagine avoir été prise ce matin. Philippe est d'autant plus agréablement surpris qu'il y a longtemps que sa femme n'a plus montré son désir de cette façon. En commentaire de la photo, Alice lui a écrit qu'elle l'aime et qu'il lui manque. Philippe s'émeut de cette lecture. Il esquisse un sourire en contemplant avec envie le corps de sa femme. Il tape un début de réponse :

- *Tu me man...*

Mais il s'interrompt pour lire un second message qui vient d'apparaître dans la conversation :

- *J'ai hâte d'être à ce soir pour que tu me fasses l'amour.*

Philippe sourit en songeant qu'Alice n'a pas pris le temps de se relire. Car évidemment, ce soir, elle et lui ne seront pas réunis ; comment pourraient-ils faire l'amour ? Sans doute qu'Alice a voulu écrire qu'elle avait hâte d'être à mardi soir. Philippe relit le message une seconde fois, prenant le temps de s'arrêter sur chaque mot. Tout de même, il songe qu'il faut être vraiment distrait pour confondre « ce soir » avec « mardi soir ». Alice doit être

excessivement préoccupée par son travail pour avoir fait une telle confusion. Si bien que Philippe regrette de nouveau de ne pas être resté plus longtemps avec elle à l'aéroport. Il jette un coup d'œil rapide sur l'état de la circulation et conclut qu'il a largement le temps de répondre à Alice avant qu'il ne soit de nouveau possible de rouler. Il veut le faire sans attendre, ne serait-ce que pour signifier à Alice qu'il est toujours attentif à chacun de ses messages. À peine a-t-il débuté la rédaction d'une réponse, qu'il s'amuse encore davantage en songeant que s'il n'était pas absolument certain de la force des sentiments d'Alice à son égard, il pourrait croire que ce message ne lui était pas destiné et que sa femme aurait un amant qu'elle s'impatierait de retrouver ce soir à Dubaï. L'idée est tellement saugrenue qu'elle le fait rire. Il décide de jouer les maris jaloux et de demander à Alice comment s'appelle l'homme qu'elle va rejoindre.

Tandis que Philippe est sur le point d'envoyer son message, le conducteur d'une voiture, sans doute toute proche, klaxonne d'exaspération parce que le feu tricolore à quelques mètres devant est passé au vert, mais qu'aucun véhicule ne peut avancer. Surpris par le bruit, Philippe sursaute et laisse échapper son téléphone qui termine sa course entre le siège conducteur et la portière. Lorsque Philippe cherche à atteindre son portable en glissant sa main dans l'espace étroit, il ne parvient qu'à l'effleurer du bout des doigts. Après un bref coup d'œil sur Bérénice toujours assoupie, il ouvre brusquement sa por-

tière, dans le but de pouvoir saisir enfin son téléphone. Tandis que le souffle chaud de l'air extérieur l'enveloppe en un instant et que le bruit de la rue résonnant soudain à ses oreilles lui fait l'effet d'un monde qui s'effondre, Philippe, dans un mouvement réflexe de protection, se projette sur sa droite en entendant le hurlement d'une femme :

— Mais... Connard !

*

Une jeune cycliste, étendue sur le sol, vient de percuter à vélo la portière ouverte du véhicule de Philippe. Passablement énervée, elle lui lance :

— Putain, mais vous ne pouvez pas regarder avant d'ouvrir votre portière !

Philippe se confond en excuse et sort de son véhicule pour porter secours à la jeune femme. Il l'aide à se relever en même temps qu'il lui demande si elle s'est fait mal.

— Ah non, « je » ne me suis pas fait mal, répond la jeune femme. Mais « vous » m'avez fait mal. En plus ma jupe est salie.

— Oui, bien sûr, répond Philippe. C'est entièrement ma faute. Je suis sincèrement désolé. Échangeons nos numéros de téléphone. Nous trouverons un moment pour discuter d'une proposition de réparation.

— Mais je m'en fiche du vélo. C'est un vélib. Ce n'est pas le mien. Et puis, il n'a pas l'air cassé,

dit-elle en tournant le dos à Philippe pour examiner la bicyclette au sol.

- Euh... votre jupe. L'arrière de votre jupe est relevé par votre sac, répond Philippe un peu gêné.

La jeune femme réajuste brusquement son vêtement pour couvrir ses fesses, tandis que Philippe la laisse faire en détournant pudiquement le regard. Après un bref moment de silence, il ajoute :

- Quand je parlais de réparation, je voulais dire indemnisation. Pas forcément de réparation au sens mécanique du terme.
- Oui, bon ça va. Je sais ce qu'est une réparation. Donnez-moi votre numéro. Désolée, je n'aime pas donner le mien. Je vous appellerai si besoin. Quel est votre nom ?
- Philippe Verdier. Et vous ?
- Peu importe.

Philippe songe que sa victime est décidément très soucieuse de rester secrète. C'est d'autant plus surprenant qu'elle doit être tout juste majeure et qu'à son âge, on est d'ordinaire insouciant. Peut-être n'a-t-elle-même pas dix-huit ans ? Philippe dicte son numéro de téléphone à la jeune femme qui lui signifie, en même temps qu'elle tapote sur l'écran de son portable, qu'elle voudrait l'appeler immédiatement afin de vérifier que le numéro est correct.

- Oui, bien sûr, répond Philippe. Donnez-moi une seconde, mon téléphone est tombé sous mon

siège. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle j'ai ouvert brusquement ma portière. Encore une fois, je suis vraiment désolé.

Philippe se contorsionne dans l'habitacle de l'Audi et parvient enfin à saisir son portable puis à l'extraire péniblement de sa cachette. Aussitôt, il reçoit un appel d'un numéro dissimulé. La jeune femme à présent rassurée explique qu'elle préfère masquer son numéro. Philippe lui répond qu'elle est libre de ses choix, tout en songeant qu'il a rarement vu autant de méfiance chez une personne aussi jeune. Voilà que la malheureuse cycliste lui demande enfin s'il peut lui présenter une pièce d'identité. Elle se lance dans un argumentaire que Philippe fait mine d'écouter, tout en retournant discrètement dans la conversation WhatsApp avec Alice.

Pendant que la jeune femme remet le vélo sur ses roues tout en continuant à expliquer que les gens sont tellement fourbes et malhonnêtes qu'on n'est jamais trop prudent, Philippe observe avec étonnement que la photo ainsi que le message envoyé dans la foulée par sa femme ont été supprimés. Il songe qu'elle a dû se rendre compte de son erreur et qu'elle voudrait reformuler sa dernière phrase. Cela lui ressemble bien. Philippe imagine qu'Alice a supprimé la photo sans le vouloir. Il espère qu'elle s'en rendra compte et qu'elle la lui renverra. Alice aurait pu se contenter d'écrire une rectification telle que « pas ce soir, je voulais dire mardi soir », mais elle est trop pointilleuse dans ses écrits pour laisser exister

une phrase incongrue. Philippe continue à fixer l'écran de son téléphone en attendant qu'Alice ait corrigé son erreur. Perdant patience, il écrit à sa femme :

- *Tu as supprimé ta photo sans le vouloir. Domage !*

Alice apparaît aussitôt en ligne. Philippe observe qu'elle a pris connaissance de son message et qu'elle commence à rédiger une réponse. Mais très vite elle s'interrompt et devient hors ligne. Philippe scrute son écran en espérant voir Alice réapparaître. Après quelques secondes d'attente et n'écoulant rien des paroles de la jeune cycliste qui est décidément bien loquace, il demande à Alice s'il peut l'appeler. Elle apparaît de nouveau en ligne mais répond à Philippe qu'elle doit éteindre son téléphone car le décollage de son avion est imminent. Pas un mot de plus. Philippe est étonné et un brin perplexe. Ce n'est pas dans les habitudes de sa femme d'être aussi froide et expéditive. Il envoie un ultime message :

- *Tu vas bien ?*

Mais il observe que sa question n'a pas été distribuée. Alice a vraiment coupé son téléphone.

- Eh ! Oh ! Monsieur ? Il y a quelqu'un ? demande la jeune cycliste en saisissant Philippe par le bras.
- Pardon ? Excusez-moi. J'avais l'esprit ailleurs. Vous... vous vous êtes fait mal ?
- Quoi ? Vous m'avez déjà posé la question. Visiblement, vous n'écoutez rien de ce que je vous dis. Avez-vous une pièce d'identité ? Pourriez-

vous m'écouter s'il vous plait, au lieu de regarder votre téléphone ?

Et s'il s'agissait d'un jeu ? Alice est très cérébrale. Peut-être s'est-elle amusée, pour éveiller la jalousie de Philippe, à le laisser redouter que les deux messages qu'il a reçus ne lui étaient pas destinés ? Elle en serait bien capable. Mais tout de même, ne pas lever le doute pendant les sept heures que durera son vol jusqu'à Dubaï, cela lui ressemble moins. Une telle cruauté, même par jeu, serait peu probable de la part d'Alice. Mais alors quoi ? Elle sait pertinemment que Philippe a lu les messages qu'elle vient de supprimer. Alice a forcément conscience que son mari a été surpris qu'elle ait exprimé avoir hâte de le retrouver ce soir. Rectifier son erreur lui aurait pris une poignée de secondes. Était-il à ce point urgent qu'elle éteignît son téléphone ? C'est curieux.

Et si ce n'était ni un jeu ni une erreur de mot ? Philippe devrait-il envisager, aussi absurde que cela puisse paraître, qu'Alice se fût trompée de destinataire ? Il sourit à l'idée de s'être simplement posé la question.

Mais très vite, l'expression de son visage devient plus grave. Faut-il vraiment écarter l'hypothèse qu'Alice ait un amant ? Après tout, qui pourrait prétendre connaître avec certitude les états d'âme de son conjoint ? Certes, hier encore, Philippe faisait l'amour avec Alice et c'était délicieux. Du moins pour lui. Mais pour elle, qu'en était-il ? Comment être certain qu'elle n'a pas feint d'éprouver du plaisir ? À bien y réfléchir, Philippe songe que ses

rapports sexuels avec Alice manquent de plus en plus d'ardeur. En tout cas, depuis quelques semaines, ou peut-être quelques mois. Ils débutent et se déroulent presque toujours de la même façon. Mais sa femme est amoureuse de lui ; de cela, Philippe est convaincu. Ces choses-là se sentent. À quelle heure doit atterrir l'avion d'Alice ?

La jeune cycliste de plus en plus agacée par le sentiment de parler dans le vide élève enfin le ton :

— Bon ! Vous n'avez pas l'air de vous rendre compte que j'aurais pu être vraiment blessée. Et vous ne semblez pas être dans votre assiette. Je dois filer, mais je vous appellerai. Je m'appelle Louise. J'espère que vous assumerez votre responsabilité !

— Pardon. Oui, bien entendu, ne vous inquiétez pas.

Louise remonte sur sa bicyclette et s'éloigne, tandis que Philippe grimpe dans sa voiture. Bérénice est toujours profondément endormie, comme si rien ne s'était passé. La circulation se dégage enfin. Philippe démarre son véhicule, mais il sent monter en lui un sentiment d'anxiété qui lui noue l'estomac. Se pourrait-il qu'il n'ait rien vu venir ? Être un mari cocu, c'est bon pour les autres. Il sait ce qu'il vaut. Il plait aux femmes. Pourquoi Alice le tromperait ? Il est fidèle, à l'écoute et attentionné. Peut-être passe-t-il trop de temps à son bureau, mais Alice ne s'en est jamais plainte. Se serait-elle simplement lassée de lui ?

À peine Philippe a-t-il parcouru cinq-cents mètres depuis le lieu de l'accident avec Louise, qu'un mélange de panique et de doute le submerge. Et s'il avait mal lu ? Parfois le cerveau joue des tours. On croit lire un mot alors que c'en est un autre. Soudain, il songe que les fichiers échangés avec sa femme sur WhatsApp sont enregistrés automatiquement, y compris lorsqu'ils sont ensuite effacés de la conversation. Il déverrouille son téléphone et retrouve très vite la photo d'Alice presque nue. Il réalise brusquement qu'il aurait mieux fait de s'abstenir tant son anxiété est à présent à son comble. Cette photo lui était-elle destinée, oui ou non ? Alice aurait-elle un amant ? Il faudrait qu'elle le connaisse vraiment bien et qu'elle soit très en confiance pour aller jusqu'à partager avec lui une image d'elle aussi dévêtue. Doit-elle retrouver un autre homme ce soir ?

Bon sang ce qu'elle est belle ! Tout cela est absurde. Alice ne peut pas être infidèle. L'explication est forcément ailleurs. Philippe tente de tempérer son angoisse en songeant que sa femme le connaît dans les moindres détails et qu'elle sait parfaitement à quel point l'imaginer être attirée par un autre homme le rendrait fou de désir. Le sujet a déjà été abordé entre eux et s'est conclu chaque fois par une partie de jambes en l'air mémorable. Alice a voulu jouer, c'est certain. Peut-être que pour une fois, elle a eu envie de pousser la fantaisie jusqu'à laisser planer un doute sur sa fidélité pendant sept longues

heures. C'est un peu excessif, mais l'hypothèse tient la route. Tout ira bien.

Comment Philippe a pu penser une seconde qu'Alice pourrait avoir un amant ? Il lève les yeux vers le rétroviseur pour contempler Bérénice toujours endormie, puis il prend une grande inspiration pour conforter ses certitudes et se satisfaire de sa conclusion, mais il obtient l'effet inverse. Philippe est soudain traversé par un éclair de lucidité au point qu'à présent, l'idée qu'Alice ait un amant devient d'abord une intuition, puis bascule en certitude. Sentant monter un réflexe nauséeux, il porte une main à sa bouche pour le contenir.

*

Philippe vient d'arriver à Saint-Germain-en-Laye, chez ses parents. Ils habitent un appartement cossu, rue Au Pain, à deux pas du Château. Bien qu'à la retraite, ils sont encore suffisamment en forme pour s'occuper d'un bébé. Mireille, la mère de Philippe, était enseignante de Physique-Chimie dans un collège de Saint-Germain-en-Laye. Quant à Gérard, le père de Philippe, il était Notaire à Paris dans le 17^{ème} arrondissement. Ils n'ont eu qu'un seul enfant.

Souvent, lorsque Alice doit se déplacer à l'étranger, la fillette leur est confiée. C'est devenu un rituel. Mais aujourd'hui, davantage encore que d'habitude, Philippe aimerait abréger ce moment en compagnie de ses parents. Mireille qui, dès l'arrivée de son fils, a senti qu'il était préoccupé, le prend à part dans la cuisine, « pour ne pas

ennuyer Gérard » dit-elle. Cette phrase, Philippe l'entend depuis l'enfance. Au début, il pensait que Gérard n'était pas son vrai père, et qu'il n'avait sûrement que faire de ses problèmes d'enfant. Mais adolescent, il se ravisa et comprit que Mireille, qui sans doute n'était pas heureuse auprès de son époux, s'ingéniait ainsi à le mettre à l'écart et le priver de son rôle de père. Peut-être s'agissait-il pour elle de préparer le terrain à un divorce qui lui aurait permis de conserver la garde de Philippe. Un divorce qui ne se produisit jamais. Plus tard enfin, à l'âge de quatorze ans, l'adolescent comprit que son père avait une maîtresse. Il lui en voulut pendant longtemps. Y compris après qu'il eut une conversation d'homme à homme avec lui, deux années plus tard. À cette occasion, Philippe vida son sac. Gérard fut très mal à l'aise et ne répondit rien, considérant qu'il n'avait pas à se justifier et que ce n'était pas l'affaire de son fils. Devant un tel silence, Philippe décida de ne plus adresser la parole à son père. Puis, devenu adulte, lorsqu'il rencontra Alice et la présenta finalement à ses parents, son père décida qu'il était en droit de parler enfin. Il prit un café avec son fils, seul à seul, et lui livra sa version des faits. Mireille ne l'avait jamais véritablement désiré, ni aimé. Il fut patient quelques années, puis se résolut à chercher ailleurs ce que Mireille ne lui apportait pas. À l'occasion de cette conversation, Philippe comprit pour la première fois que dans un couple, les torts sont impossibles à attribuer et qu'il est toujours

imprudent de porter un jugement, aussi bien de l'extérieur que de l'intérieur.

Mireille demande à son fils ce qui le tracasse. Il lui répond que tout va bien, si ce n'est qu'il vient de renverser une jeune fille qui roulait à vélo et que l'accident fut heureusement sans gravité. Il ne lui dit pas qu'en réalité ce qui lui tord le ventre, c'est d'imaginer que peut-être Alice s'envoie en l'air depuis des mois avec une ordure qui la rend heureuse et qu'il doit patienter encore cinq heures pour en avoir le cœur net. Mireille ne cherche pas plus loin. Philippe refuse de prendre un café, a fortiori de rester déjeuner. Il embrasse Bérénice, puis ses parents, et s'en va en prétextant des courses urgentes.

*

Philippe regagne sa voiture et s'y installe sans démarrer le moteur. À peine assis, il essaie de joindre Alice ; bien sûr il tombe sur sa messagerie. Et pour cause, Alice est sûrement à bord d'un avion, quelque part au-dessus de la Méditerranée. Philippe ne laisse aucun message et raccroche. C'était stupide de passer cet appel. À quoi s'attendait-il ? qu'Alice eût du réseau à dix-mille mètres d'altitude, installée dans un Airbus A320 se déplaçant à la vitesse de huit-cents kilomètres par heure ? En vérité, s'il a cherché à joindre sa femme à l'instant, c'est parce que de nouveaux questionnements se sont ajoutés à la batterie des premiers : et si Alice n'était pas partie pour Dubaï ? Est-elle seulement à bord d'un avion ? Et si elle avait déjà rejoint son amant ? Non, cette dernière ques-

tion n'a aucun sens, sinon, pourquoi Alice aurait écrit qu'elle était impatiente d'être à ce soir ? Le soir est encore loin. Au moins Philippe peut se rassurer en songeant que si Alice a un amant, elle n'a pas prévu de le voir avant ce soir.

Philippe songe qu'au rythme où les questions de plus en plus saugrenues lui viennent à l'esprit, il ne tiendra jamais jusqu'à l'atterrissage de l'avion d'Alice. Il doit se calmer et cesser de se perdre en conjectures. Pour lui qui est d'ordinaire pragmatique et rationnel, c'est le moment d'être fidèle à sa nature. Il doit d'abord commencer par se souvenir du contenu précis du message effacé par Alice. Dans quel ordre étaient les mots, et quels étaient-ils précisément ? « Je t'aime et tu me manques », oui, il en est certain, ce sont les mots qui accompagnaient la photo d'Alice. Mais ensuite, qu'y avait-il dans le second message ? « J'ai hâte d'être à ce soir pour que tu me fasses l'amour ». Il n'y a pas l'ombre d'un doute, c'étaient bien ces mots-là.

Dans l'hypothèse où ces deux messages étaient destinés à un autre homme que lui, quels enseignements peut-il tirer de leurs contenus ? Plusieurs certitudes : Alice retrouve son amant ce soir. Elle est impatiente, ce qui laisse supposer qu'ils se voient rarement. Ils sont déjà amants, sinon, Alice, qui n'est jamais avare de mots, aurait écrit qu'elle avait hâte de retrouver cet homme ce soir, pour qu'il lui fasse « enfin » l'amour. Puisque le mot n'a pas été écrit, c'est que la chose est déjà faite. Dernière déduc-

tion, et non des moindres, Alice semble être sexuellement sous emprise. En effet, elle aurait pu écrire « pour que nous fassions l'amour », mais elle est impatiente que cet homme « lui fasse » l'amour. Elle a donc choisi de subir, d'être passive, et d'une certaine façon, soumise. Enfin, elle a écrit à cet homme qu'elle l'aimait. Philippe voudrait vomir. Il sort de sa voiture et régurgite son petit déjeuner.

Bon sang ! Qui est ce type à qui elle destinait ces messages ? Depuis combien de temps le connaît-elle ? Que ressent-elle exactement pour lui ? Qu'entend-elle par « je t'aime » ? Est-ce un « je t'aime » parce qu'elle est bien baisée ? ou parce qu'il ne la rassure pas et qu'elle redoute sans cesse de le perdre ? ou encore parce qu'elle voudrait rendre cet homme heureux ? Est-ce une passade, un moment d'égarement ou une relation plus profonde ?

L'avion d'Alice devrait atterrir dans moins de cinq heures. Philippe appellera sa femme de nouveau. Cette fois elle décrochera. Elle se désolera que Philippe se fût angoissé à ce point, elle lui dira qu'elle voulait écrire « mardi » et qu'elle s'est trompée. Enfin, elle lui murmurera qu'elle l'aime infiniment. Et tout rentrera dans l'ordre. Philippe se raisonne et pense que le mieux serait sans doute de garder son calme. Dans cinq heures, il entendra la voix d'Alice et il sera rassuré.

*

Cinq heures plus tard, un temps qui a paru ne jamais finir, Philippe est chez lui à se questionner encore et en-

core, passant une énième fois de la certitude au doute, d'une hypothèse rassurante à une autre assassine.

Son appartement est un confortable cinq pièces, au deuxième étage d'un immeuble en pierre de taille de la rue de Logelbach, à deux pas du Parc Monceau, dans le 8^{ème} arrondissement parisien. Alice et lui ont acheté cet appartement il y a six ans. Il se souvient du rendez-vous de signature de l'acte de vente, deux jours avant de fêter ses quarante ans. Alice est arrivée en retard. Philippe, pour qui la ponctualité est essentielle, était inquiet et agacé sans le faire paraître. D'autant que Maître Chabrol, leur notaire, commençait à perdre patience et regardait sa montre silencieusement toutes les minutes, en tapotant nerveusement de son index droit l'acajou de son bureau. Lorsque Alice arriva enfin, elle sentit la colère de Philippe, qu'elle apaisa, comme elle seule sait le faire, en glissant sa main brièvement dans les cheveux de son époux, juste au-dessus de sa nuque. Une caresse anodine et furtive qui fit pourtant à Philippe, comme chaque fois, l'effet d'une déclaration d'amour. Ainsi, elle lui signifiait sans un mot le caractère indéfectible de leur attachement, son envie d'être nue dans ses bras, la douleur de la perspective de le perdre, et tant d'autres douceurs encore, si bien que Philippe ne put que chuchoter :

— Ça va mon cœur ?

Maître Chabrol, peut-être parce qu'Alice ne lui caressa pas les cheveux, fut bien moins complaisant. Il s'em-

pressa d'entamer la lecture de l'acte avant même qu'Alice n'ôtât son manteau.

Philippe, assis sur le cuir couleur chocolat du canapé du salon, tient son téléphone dans sa main. Il se souvient de toutes les fois où, ne pouvant patienter jusqu'à atteindre leur chambre, Alice et lui ont fait l'amour sur ce sofa, faisant ainsi l'impasse sur l'épilogue d'un nombre incalculable de films. Se remémorer la sensation de la moiteur de leurs deux corps nus glissant sur l'assise du canapé dans l'emballlement de leurs étreintes, le met en confiance. Alice et lui se sont trop aimés pour qu'il n'en reste rien. Il est temps de lever le malentendu qui ne laisse pas Philippe en paix depuis ce matin. Il ouvre sa messagerie et écrit à Alice :

- *As-tu atterri ?*

Il ne s'écoule que quelques secondes avant que le signal indiquant que le message a bien été délivré n'apparaisse sur l'écran. Alice a du réseau. Elle a donc atterri. Philippe l'appelle, mais raccroche aussitôt. Ce n'est pas dans ses habitudes d'agir impulsivement. Il doit d'abord penser à ce qu'il va dire à Alice. Certes, il y a quelques minutes, Philippe en est resté à la conclusion que son épouse a simplement cherché à le rendre jaloux. Une conclusion qu'il remet encore en question pour la dixième fois. Et s'il s'agissait d'une simple erreur de frappe comme il l'a pensé au départ ? Et si c'était par pudeur qu'elle aurait regretté de s'être ainsi confiée ? Cela expliquerait qu'elle ait supprimé ses messages. Oui,

pourquoi pas. Alice n'aime pas parler de son désir. Hier encore, elle et Philippe faisaient l'amour. Elle était venue vers lui sans un mot, et s'était fait comprendre avec un simple baiser, un peu plus appuyé que d'habitude. Oui, Alice est pudique. Philippe pourrait compter sur les doigts d'une main les fois où elle lui a dit avoir envie de lui. Cette hypothèse est plausible. C'est même la plus probable parmi toutes celles que depuis sept heures il a envisagées.

Mais encore une fois, la sérénité de Philippe est de courte durée. Le voici de nouveau saisi d'un doute. Certes, Alice est plutôt réservée, mais voyant que Philippe avait lu son message, elle aurait très certainement exprimé sa gêne d'avoir été aussi directe. Oui, elle aurait à coup sûr donné la raison pour laquelle elle avait effacé le message. Tout s'embrouille dans l'esprit de Philippe. Il doit se résoudre à envisager de nouveau le pire. Les messages d'Alice ne lui étaient pas destinés.

Philippe manque d'air et se sent défaillir. Il voudrait juste revenir à ce matin, à l'instant précis où il déposa Alice à Roissy, puis la prendre dans ses bras, lui demander ce qui ne va pas, lui suggérer de ne pas prendre son avion et de partir avec lui une semaine aux Seychelles ou ailleurs.

Il prend une grande inspiration. Alice a un amant, la chose est entendue. Le plus sage serait que Philippe fasse comme si de rien n'était en appelant sa femme. Si ce n'est qu'elle a vu que son mari avait lu son message.

Mais ce dernier pourrait prétendre avoir été au volant de sa voiture, puis avoir ouvert rapidement la conversation, mais ne pas avoir voulu prendre le risque de lire ce qu'elle avait écrit de peur de causer un accident. Pour paraître plus crédible, Philippe pourrait ajouter qu'il n'avait d'yeux que pour la photo d'Alice. Oui, juste lui dire qu'il l'a trouvée très jolie et qu'il n'a rien lu.

Il lui faut réfléchir encore, tant il est convaincu que la moindre erreur d'appréciation de la situation pourrait entraîner des conséquences irréparables. Qu'a-t-il à gagner vraiment à agir comme s'il n'avait rien lu ? Et surtout, qu'a-t-il à perdre à dire qu'il sait qu'Alice est infidèle ? Évoquer avec elle le fait qu'elle le trompe, ce serait s'obliger à la quitter. Peut-on pardonner ces choses-là ? Mais veut-il vraiment la quitter ? Philippe est tout sauf primaire. Il prend toujours la mesure de ces actes. Divorcer serait compromettre sérieusement l'avenir de Bérénice. À cet instant, plus que jamais, il doit placer l'analyse et la réflexion au-dessus de ses sentiments.

Tous ces questionnements le replongent dans les problèmes de couple de ses parents. Lui qui a tant détesté son père pour ses infidélités, puis qui lui a pardonné en lui trouvant des circonstances atténuantes, sait que si Alice le trompe, c'est qu'il y a dans leur couple un mal profond, une incompréhension, une lassitude. Comment réagirait-il, si elle lui confessait son adultère et qu'elle l'expliquait par l'ennui à ses côtés ? Plus rien ne serait naturel et fluide entre elle et lui. Il redoublerait d'efforts

pour la distraire et pour la séduire de nouveau. Mais elle saurait que ses changements de comportement seraient contraints, et surtout motivés par une peur de la perdre. Elle y verrait un aveu de faiblesse et se sentirait obligée de l'aimer de nouveau. Mais plus l'amour est contraint, plus il s'étirole. Le sentiment amoureux ne s'impose pas, il ne peut émerger que du subtil dosage entre indifférence et intérêt, entre dédain et sollicitude. Tout n'est pas encore perdu. Philippe peut faire en sorte d'être aimé de nouveau par Alice, mais certainement pas en lui confiant son objectif. Mieux vaudrait qu'il avance dans l'ombre. Il se ferait meilleur sans que son épouse ne comprenne pourquoi. Il séduirait sa femme sans qu'elle en ait conscience, jusqu'à redevenir son unique objet de désir, jusqu'à la dégoûter de son amant. C'est ce qu'il y a de plus raisonnable à envisager. Il emmènerait Alice au théâtre, à l'opéra ou en voyage dans des lieux paradisiaques. Il la rendrait jalouse subtilement, juste ce qu'il faut.

Mais qu'aurait-il à perdre en ne cherchant pas la vérité ? Le plus important, sans doute, est qu'il ne saurait finalement pas si le message lui était destiné. Il balaye ce point en se souvenant que l'hypothèse est peu crédible. L'autre questionnement porte sur l'identité de l'amant d'Alice. Mais qu'est-ce que cela peut faire ? En quoi serait-il plus avancé ? Il voudrait sans doute en savoir le plus possible sur cet homme, jusqu'à en faire une obsession. Rien de bien positif, en somme. Enfin, l'adultère

est-il consommé ? Oui, probablement. La question a déjà été tranchée. Et si Alice n'avait pas encore couché avec son amant, Philippe pourrait-il l'empêcher de passer à l'acte ? Sans doute pas. Ou alors oui, peut-être ; mais sa femme ne se réprimerait que pour avoir bonne conscience. Philippe déteste l'idée que, par devoir envers lui, Alice s'empêche de se laisser aller à son envie de sensualité avec un autre homme. Si elle ne veut plus de lui, qu'elle s'en aille. Il ne la retiendrait pas, même s'il le voudrait. Il n'y a qu'une seule issue : faire en sorte que la femme qu'il aime retombe amoureuse de lui. Aucun autre choix n'a la moindre chance de succès. C'est donc décidé ; il va l'appeler et simplement lui dire qu'il a aimé sa photo.

Bien sûr, ce ne sera pas toujours facile. Certains soirs, lorsque Alice sortira sans lui, il s'inquiètera. Peut-être voudra-t-il fouiller dans le téléphone de sa femme, ou dans les poches de ses vêtements, ou dans ses sacs ? Après tout, quel mal y a-t-il à cela ? Il devra simplement être discret, voilà tout. Ne pas se faire prendre. Séduire Alice tout en cherchant à connaître la vérité, et sans qu'elle s'en rende compte.

Mais est-ce bien raisonnable de s'autoriser à espionner sa femme ? Cela ne pourrait que rendre Philippe encore plus méfiant. Plus il fouillerait, plus il voudrait savoir, tout savoir. Son manque de sérénité virerait à l'obsession et lui ferait perdre son naturel. Il serait sombre, il aurait du mal à cacher son inquiétude ou sa colère. Alice